

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Julie et les contes ou la réécriture des légendes québécoises

Sophie Michaud

Volume 32, Number 1, Spring–Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1548ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, S. (2009). Julie et les contes ou la réécriture des légendes québécoises. *Lurelu*, 32(1), 97–99.



Martine Latulippe

(photo : Martine Doyon)

Julie et les contes ou la réécriture des légendes québécoises

Sophie Michaud

Transmis oralement pendant des siècles, les récits traditionnels n'ont plus une aussi grande place dans la mémoire culturelle des enfants d'aujourd'hui. Étant donné la vogue de la réappropriation des classiques dans les milieux éditoriaux depuis plus d'une quinzaine d'années, plusieurs auteurs revisitent les contes et les légendes afin de les faire connaître aux enfants. Martine Latulippe, par le biais de la série «Julie» dans la collection «Bilbo» chez Québec Amérique, réactualise les légendes québécoises pour le bénéfice des jeunes lecteurs de 7 ans et plus. Les thèmes et les transformations qu'elle propose mettent en lumière notre société contemporaine et permettent d'en faire une critique. L'auteure forge donc de nouveaux classiques qui seront à leur tour de nouvelles références pour les sociétés à venir.

Le conte et ses métiers

Latulippe narre les légendes par la bouche d'un personnage ethnologue, Stéphane, l'oncle de Julie. L'homme joue un triple rôle à l'intérieur du récit. Il incarne le conteur qui raconte, avec beaucoup de passion, les histoires de notre imaginaire collectif. Stéphane représente également le collectionneur qui parcourt le Québec à la recherche des différentes versions d'une même légende. Il s'avère aussi un spécialiste sur le sujet, car il publie les résultats de ses recherches. L'auteure propose donc à l'intérieur de sa série chacun des aspects entourant le folklore québécois.

Julie et l'imaginaire collectif

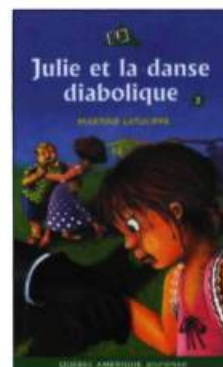
La légende se fonde sur un fait historique et elle se compose «d'exploits réalisés par des personnages ayant vraisemblablement existé, mais qui étaient censés disposer de pouvoirs surnaturels, amplifiés par l'imaginaire¹». Julie, une fillette de neuf ans, en découvrant l'imaginaire collectif québécois, confond le réel et l'imaginaire. Pour elle, si une croyance est commune à tout un peuple, elle s'avère alors une réalité. Cette certitude fait qu'elle associe un être de son entourage à un des personnages de légendes. Elle mène alors une enquête afin de découvrir la vérité et de démasquer l'imposteur, qui, chaque fois, veut s'en prendre à elle. La mère de Julie explique à sa fille que la légende demeure «un truc pour faire peur²». La société actuelle est donc consciente du fait que ces histoires étaient colportées pour effrayer les gens et pour les garder dans un certain cadre.

Les valeurs religieuses

Les légendes dénotent l'importance de la religion dans la culture québécoise et la peur du peuple vis-à-vis de la colère de Dieu. Le manquement au rituel chrétien est la principale cause de ces histoires au Québec. Dans notre société postmoderne, où l'humain rejette les croyances religieuses contraignantes, les parents ne pratiquent plus les rituels avec leurs enfants. L'auteure doit expliquer en détail les différentes composantes du calendrier du bon chrétien dans *Julie et la danse diabolique*. Ainsi, elle précise ce qu'est le Mardi gras, c'est-à-dire manger de la viande, boire et danser avant le mercredi des Cendres, le premier jour du carême, période de pénitence en mémoire des souffrances du Christ. Cette réalité n'est absolument pas connue des enfants. Il en est de même pour le personnage de Julie, qui crée une rupture dans le temps concernant ces rituels lorsqu'elle dit que monsieur Chabot «n'a pas dû faire ses Pâques quand il était jeune, à l'époque où la règle des sept années marchait encore³». Ainsi, pour l'enfant, l'homme peut se transformer en loup-garou s'il a négligé de communier à Pâques pendant sept ans.

Le loup-garou : archétype du travail

Parmi tous les maléfices des légendes québécoises, la métamorphose la plus nourrie par l'imaginaire s'avère celle du loup-garou. Latulippe exploite ce thème à travers *Julie et le visiteur de minuit*. Notre protagoniste principal, Julie, après avoir entendu l'histoire du loup-garou, imagine que son voisin, monsieur Chabot, un être solitaire, est condamné à courir le loup-garou, car il sort de chez lui quinze minutes avant minuit chaque soir. Elle le voit s'enfuir pour trouver un champ ou une forêt pour sa chasse nocturne. Julie croit même être sa prochaine victime : il la suit au supermarché et à la bibliothèque municipale. Monsieur Chabot tient même un discours révélateur de son identité lorsqu'il lui dit : «Fais [...] attention à toi sur le coup de minuit : c'est la pleine lune, ce soir⁴...», ce qui l'incrimine aux yeux de Julie. Le loup-garou postmoderne porte la barbe, petite coquetterie qu'il peut se permettre. L'auteure déconstruit l'image du grand méchant loup-garou : elle lui confère maintenant le rôle du sauveur, soit celui qui empêche un intrus de forcer la porte du cabanon chez Julie. Et de cette histoire effrayante d'homme-loup, elle réactualise le conte avec une nouvelle réalité, celle du quart de travail de nuit à l'usine. Latulippe valoriserait donc le travail et l'entraide entre voisins à travers la figure du loup-garou.





La sorcière : la bibliothécaire

Comme les personnages des légendes prennent leur ancrage historique et géographique dans la vie locale, la Corriveau, Marie-Josephte de son prénom, se réincarne dans le village de Julie en empruntant le personnage de Rosie, la bibliothécaire et compagne de Stéphane, dans le titre *Julie et le serment de la Corriveau*. Julie découvre son identité car, tout comme la Corriveau, elle est une «mangeuse d'hommes. [...] elle aime séduire et ses trois derniers petits amis ont disparu sans laisser de traces. Trois en deux ans, quand même⁹...». Julie décide de sauver son oncle qui s'intéresse à la dangereuse Rosie, car elle a peur que cette dernière le tue. Rosie possède les mêmes caractéristiques que la Corriveau : elle habite avec son père, elle est une jolie femme que les garçons courtisent et elle ne reste jamais très longtemps avec ses soupirants. Julie s'interroge sur son statut : «Est-ce la Corriveau moderne ou, pire encore, la vraie Corriveau⁸?» De plus, Rosie se confie à Julie en lui disant qu'elle est fatiguée et qu'elle a «l'impression d'avoir deux-cents ans⁷». Ces mots confirment son identité et, à cela, elle ajoute qu'elle «ne pense revoir (Stéphane) avant un bout de temps⁸...». Julie mène donc son enquête et découvre que la Corriveau moderne n'est pas une tueuse d'hommes. Particulièrement sensible, Rosie enterre son chat (mort de vieillesse) à vingt-trois heures du soir. Latulippe valorise l'attachement pour les animaux domestiques et met en scène l'amour qui pousse les propriétaires à offrir une sépulture décente à leur animal. Elle montre aussi la réserve de Rosie à faire ce geste, car elle tente d'éviter les railleries.

Le complice de Rosie, son père, n'est rien d'autre qu'un homme bon qui ramène Julie chez lui pour appeler ses parents, car la fillette se promène seule pendant la nuit. Latulippe réactualise donc le père de la Corriveau et le pose comme un parent qui vient au secours des enfants. L'adulte est un être qui protège l'enfant, qui veut plus que tout l'aider.

Le diable : un homme souffrant

Le diable s'avère le personnage le plus important dans les légendes québécoises. Il a habituellement l'apparence d'un individu de belle prestance à l'élocution distinguée afin d'encourager la gent féminine à ne pas respecter les privations du carême. Stéphane associe Julie à Rose Latulippe, à l'intérieur du récit *Julie et la danse diabolique*, puisqu'elle devient coquette pour son beau Dominic. La jeune fille découvre alors ce personnage qui déroge aux règles de la religion catholique, qui est séduite par le diable et qui danse après minuit le soir du Mardi gras. Évidemment, Julie rencontrera, par hasard, le diable, monsieur Rouleau, un nou-

vel arrivé dans le village depuis moins d'un mois. L'auteure lui fournit tous les attributs nécessaires pour lui ressembler par un temps de canicule : «[...] vêtu de la tête aux pieds : chandail à manches longues, pantalon noir, chapeau... Et même des gants⁹!» Les gants camouflent les griffes, le chapeau cache les cornes. Il dégage même une forte odeur, que Julie associe tout de suite au soufre. Le personnage principal tient les choses pour acquises tant elle est convaincue d'avoir affaire au diable. Dans cette réécriture de Rose Latulippe, il s'agit en fait d'un homme atteint d'une maladie de la peau, l'érythrodermie, ce qui le rend hypersensible au soleil. L'auteure réactualise donc sa légende en mettant en lumière certaines préoccupations de notre société, soit l'exposition au soleil et à son rayonnement ultraviolet B. Le tout se déroule lors d'une fête où monsieur Rouleau réserve la première danse à Julie. Il lui annonce la nouvelle avec un rire diabolique. Julie s'identifie à Rose et dira : «Voilà, je suis prête. Comme Rose Latulippe il y a deux-cents ans, je m'en vais danser avec le diable¹⁰.» On peut même dresser un parallèle entre l'enfer et le beau temps qu'il fait cet après-midi-là : «Il fait chaud, tellement chaud... [...] j'ai oublié de me mettre de la crème solaire, moi qui brûle au moindre petit rayon. J'imagine qu'un coup de soleil ou une insolation n'est rien comparé à ce qui m'attend¹¹.» La fillette attrape un coup de soleil et elle croit que c'est la marque du diable, la main de monsieur Rouleau, qui est à tout jamais imprégnée dans son dos. Elle lancera donc : «Dans deux-cents ans, quand les oncles et les tantes voudront faire peur à leurs nièces coquettes, ce n'est plus la légende de Rose Latulippe qu'ils raconteront. Ce sera celle de Julie et de son danseur diabolique¹².»

Par ailleurs, l'odeur que monsieur Rouleau dégage s'explique par les vertus qu'il attribue aux huiles essentielles pour soigner son érythrodermie. L'auteure met ainsi en relief la nouvelle vague des médecines alternatives où l'on tente d'éviter les médicaments en faisant confiance à l'homéopathie. Une autre transformation majeure est à noter : les parents de Julie l'incitent à danser avec monsieur Rouleau, contrairement à la version traditionnelle. Il n'y a donc plus de danger pour les parents, la notion de plaisir est valorisée dans notre société. De plus, dans la version traditionnelle, Rose est doublement infidèle, à son fiancé et à Dieu; dans la version moderne, le diable est le père de Dominic, le garçon convoité par Julie à la pratique de soccer.

Le bonhomme Sept Heures : le pharmacien

Dans *Julie et le Bonhomme Sept Heures*, le Bonhomme est incarné par monsieur Fortin, le pharmacien. Le lien est d'autant plus intéressant, car le nom du personnage





légendaire vient de *bone setter*, un «ramancheur», c'est-à-dire une personne qui remet les os à leur place en cas de fracture. Latulippe s'est donc amusée à actualiser la fonction du bonhomme Sept Heures et à la relier au monde médical. Cet homme, pas très joli, sort seulement en début de soirée, un sac sur le dos. Le pharmacien a le dos vouté et sa démarche semble étrange. Dans la version traditionnelle, il porte trois ou quatre manteaux, un par-dessus l'autre. Dans la version contemporaine, le pharmacien «porte toujours des chemises hawaïennes et, par-dessus, une veste de laine et, par-dessus encore, un manteau¹³». Il a longtemps porté la barbe, comme le Bonhomme. Dans sa réécriture, Latulippe déconstruit le personnage effrayant qui fait hurler les gens de douleur sur son passage. Il s'agit maintenant d'un grand timide qui passe outre sa gêne pour suivre des cours de théâtre, ce qui explique ses déplacements. Le bonnet et le manteau qu'il traîne dans son sac lui servent pour son rôle principal dans *Le malade imaginaire* de Molière. Le Bonhomme invitera même Julie à se joindre à lui. L'auteure désire donc introduire les jeunes au théâtre grâce à cette réécriture. Elle veut les amener vers l'art et la découverte des classiques de théâtre. Cette réécriture s'inscrit donc tout à fait dans cette dernière vague dans l'édition jeunesse, où l'on divertit les jeunes et les introduit à la littérature.

La Dame blanche : une comédienne veuve

Dans *Julie et la Dame blanche*¹⁴, Julie se rend au cimetière avec son oncle et ils aperçoivent une silhouette blanche qui erre en chantant près d'une chute. Il s'agit de Léa Ladouceur, une veuve qui est comédienne. Tout comme le personnage traditionnel, elle revêt sa robe blanche tous les soirs et chante pour son mari, Pierre, près de la pierre tombale qu'elle a fait ériger pour lui. L'auteure actualise la mort de l'homme : il est décédé dans un accident de la route. Sa voiture est tombée dans le fleuve et on n'a jamais retrouvé son corps. Le couple travaillait à un spectacle et l'homme est mort avant la première représentation. La robe blanche est un costume de scène. Afin de la libérer de son chagrin, Stéphane et Julie vont aider Léa à monter le spectacle et à le présenter aux gens du village. L'auteure introduit encore une fois les jeunes au théâtre à travers cette réécriture.

Le feu follet : une joueuse de piano

Dans *Julie et le feu follet*¹⁵, la fillette rencontre un feu follet en la personne d'Alice, une amie de Stéphane qui joue du piano. Elle est convaincue qu'Alice est prison-

nière sur terre car, tel un feu follet, elle l'a attirée et égarée au fond des bois au moyen d'une boule orangée. Alice a aussi les principales qualités d'un feu follet : elle est à la fois chaleureuse, pétillante et vive. Et lorsque Julie l'interroge, elle semble mentir sur son itinéraire de la soirée. Martine Latulippe met en scène un autre personnage important des légendes québécoises, le curé, qui vient à la rescousse de Julie lorsqu'elle est en présence d'Alice dans le boisé. Ici, l'auteure transforme complètement la figure du feu follet qui devient, comme la coccinelle, une petite bête qui réalise les vœux. Latulippe conserve donc un mystère à propos de la luciole et lui confère un nouveau rôle.

Conclusion

Somme toute, les réécritures de Martine Latulippe représentent les préoccupations de notre société contemporaine. Prenant ses distances de ce qui était une forme de manipulation de la part du clergé (les légendes à morale prescriptive), l'auteure tente d'amener les jeunes à des valeurs positives. Elle les rassure plutôt que de les effrayer, proposant une perception de la société traditionnelle qui permet de mieux la comprendre. Ainsi, elle assure la survie de ces textes dans une nouvelle époque qui est la nôtre.



Notes

1. Jean-Marie Gillig, *Conte en pédagogie et en éducation*, Paris, Dunod, 1997, coll. «Enfances. Série psychologie et pédagogie», p. 12.
2. Pour abrégé, seules les dates de publication des miniromans de Martine Latulippe sont mentionnées; le titre complet n'est donné qu'à la première occurrence.
3. *Julie et le visiteur de minuit*, 2002, p. 25.
4. *...visiteur de minuit*, p. 17.
5. *...visiteur de minuit*, p. 49.
6. *Julie et le serment de la Corriveau*, 2003, p. 14.
7. *...serment de la Corriveau*, p. 21.
8. *...serment de la Corriveau*, p. 26.
9. *...serment de la Corriveau*, p. 28.
10. *Julie et la danse diabolique*, 2004, p. 24.
11. *...danse diabolique*, p. 50.
12. *...danse diabolique*, p. 51.
13. *...danse diabolique*, p. 66.
14. *Julie et le Bonhomme Sept Heures*, 2005, p. 26.
15. *Julie et la Dame blanche*, 2006.
16. *Julie et le feu follet*, 2008.

